Emmanuel KATTAN, *Penser le devoir de mémoire*

Paris, Presses universitaires de France, coll. Questions d'éthique, 2002,
147 p.

Jérôme Burtin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7142>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7142

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jérôme Burtin, « Emmanuel KATTAN, *Penser le devoir de mémoire* », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 juillet 2013, consulté le 29 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7142> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7142>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

le risque d'encourager des surinterprétations en généralisant la part d'intentionnalité de chaque auteur comme étant impulsée par l'indicible, catalyseur de parole et modulateur de la construction narrative par sa condition même de ne pouvoir être exprimée. Or, les sciences sociales, par la mise en lumière de régimes mémoriels, prouvent qu'il se produit émergence ou mutation des économies de mémoire selon un contexte événementiel qui fait entrer en scène une pluralité d'énonciateurs hétérogènes agissant sur la représentation et, de surcroît, sur les modalités et le contenu du dire. Gageons que la mise en exergue des *topoi* devienne une référence pour toute réflexion traitant des représentations concentrationnaires.

Jonathan Haudot
CREM, université de Metz

Emmanuel KATTAN,
Penser le devoir de mémoire.

Paris, Presses universitaires de France,
coll. Questions d'éthique, 2002, 147 p.

Après la Seconde Guerre mondiale, les rescapés des camps de concentration et d'extermination décident de pérenniser le souvenir de leurs camarades disparus, victimes de la barbarie nazie. Par la suite, cette volonté de combattre l'oubli sera reprise dans l'espace public pour devenir, par l'entremise de survivants tels que Primo Levi, ce que l'on appellera communément le devoir de mémoire. Sa définition la plus large serait l'exhortation à ne pas oublier les crimes du passé afin que ces derniers ne puissent se rejouer dans nos sociétés contemporaines. Le philosophe, Emmanuel Kattan, nous invite justement à dépasser cette vision réductrice et un certain nombre d'idées reçues sur cette obligation de se souvenir: *Penser le devoir de mémoire* a pour ambition de montrer toute l'ambivalence de l'invocation du souvenir; tout en évitant d'éluder des questions aussi essentielles que le droit à l'oubli et que les réalités et enjeux véritables du devoir de mémoire.

Aujourd'hui, il est coutumier d'entendre parler de ce devoir tant le souci du passé occupe une place importante dans la société, et plus particulièrement au sein de la société française. D'ailleurs, Emmanuel Kattan n'hésite pas à le qualifier comme

« notion incontournable du discours politique et intellectuel français » (p. 3) et plus particulièrement au sujet de Vichy et de la Shoah. Pourtant, nous rappelle-t-il, cette notion ne s'applique pas uniquement aux crimes contre l'humanité. Ainsi pouvons-nous trouver une première trace d'une obligation de se souvenir dans *L'Ancien Testament* avec l'épisode de l'esclavage des Juifs en Egypte (p. 3). Il concerne également les soldats morts aux champs d'honneur; se sacrifiant ainsi pour la nation et la patrie. Comment définir alors cette notion en prenant en compte sa complexité ? Selon l'auteur, ce devoir « a pour but de nous rendre sensible aux « messages » dont le passé est porteur et aux « leçons » qu'il comporte sur le présent » (p. 68). Emmanuel Kattan consacre d'ailleurs une sous-partie de son ouvrage à cette question des interactions entre passé et présent ou ce qu'il appelle « mémoire et répétition » (pp. 56-67). Cette réflexion est essentielle afin de mieux appréhender la portée du devoir de mémoire et son implication sociétale. En effet, elle implique que le passé peut être réactualisé, ce qui signifie qu'il peut encore agir sur le présent, mais également, *a contrario*, que « le passé lui-même peut être affecté par le présent » (p. 57). Il s'agit alors d'en « ressaisir les possibilités inexploitées », c'est-à-dire nous inspirer des idéaux de nos prédécesseurs, voire perpétuer leurs œuvres. En outre, il ne faut pas oublier que les impératifs du présent donnent bien souvent toute leur valeur aux événements passés.

Pour que le passé puisse avoir une fonction prophylactique, il est nécessaire de poser le problème de la transmission de la mémoire. L'auteur insiste alors sur la dichotomie opérée entre histoire et mémoire (pp. 51-67), deux manières distinctes de se rapporter au passé même si faire une complète disjonction entre les deux serait lourde de conséquence. Emmanuel Kattan précise ici la fragilité de la mémoire historique. Fragile car elle est souvent l'otage des vicissitudes politiques. Ainsi n'est-il pas rare que cette dernière soit récupérée et utilisée à des fins éloignées de ce que nous attendrions normalement d'un appel au devoir de mémoire. La mémoire peut permettre la manipulation des masses, voire « de singula-

riser une expérience tragique d'une collectivité dans le but de faire valoir son statut de victime et de lui conférer des droits ou des privilèges que d'autres n'ont pas » (p. 12). Le devoir de mémoire peut servir d'alibi à des gouvernements commettant des exactions en rappelant des injustices dont ils ont été victimes autrefois. Emmanuel Kattan cite alors l'écrivain israélien Amos Oz (p. 72) qui condamne la conduite de l'État israélien au Liban et une certaine utilisation politique de la Shoah. Le philosophe dénonce autant ce qu'il appelle « les utilisations excessives du devoir de mémoire » (p. 12). Selon lui, ce dernier peut également être utilisé afin de détourner notre attention des crimes se déroulant autour de nous, « notre attachement à commémorer les génocides d'hier viserait à nous faire oublier les crimes d'aujourd'hui qui eux réclament un engagement véritable » (p. 15).

Emmanuel Kattan souligne l'importance de l'aspect collectif dans le processus de transmission. Il nous rappelle que le devoir de mémoire est avant toute chose un souvenir aux morts et que ce rituel est rarement le fait d'un individu singulier, mais celui de la collectivité. C'est justement parce que les actes de commémorations s'inscrivent dans le contexte des pratiques collectives que la transmission de la mémoire est rendue possible et qu'ils sont l'un des modes à travers lesquels le groupe décline son identité (pp. 21-22). À travers les pratiques de commémoration, la place des défunts est maintenue parmi les vivants. « Les idéaux et les valeurs qui ont animé sa vie inspirent ses descendants et contribuent à orienter leurs choix. En se rapportant au souvenir de ses ancêtres, l'homme se situe lui-même au sein d'une trame narrative » (p. 52). Citant Michel Wieviorka, l'auteur rappelle alors qu'Auschwitz et le souvenir des disparus est un élément central de l'affirmation contemporaine de l'identité juive (p. 80).

Emmanuel Kattan accorde une grande place à la Shoah, et plus spécifiquement au devoir de mémoire qui en découle. Il tente d'apporter des éléments de réponses à cette question essentielle : comment la Shoah peut-elle être à la fois unique et paradigmatique ? L'auteur revient alors précisément sur le concept d'unicité du judéocide. Il distingue l'unicité factuelle et l'unicité catégorielle.

Dans le premier cas, la Shoah est considérée comme un événement unique qui, par conséquent, exclut toute comparaison, à l'image des autres génocides. L'unicité catégorielle, quant à elle, nous indique que la Shoah est le seul événement de ce type à s'être produit, mais qu'il est possible qu'il se reproduise. « Dans ce cas précis, reconnaître la spécificité de l'événement ne nous empêche pas de pouvoir, au moins, en principe, cerner la menace de sa répétition potentielle » : le devoir de mémoire prend alors tout son sens (p. 78). Si nous nous plaçons dans cette démarche, rien ne semble empêcher que certains aspects du judéocide puissent être mis en rapport avec des événements contemporains.

À l'instar de Paul Ricoeur, Emmanuel Kattan insiste sur l'importance de l'oubli. En effet, il reconnaît qu'il peut être salutaire car il permet à un individu, ou à un groupe, d'aller de l'avant en se délestant du poids du passé. Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'affirmer que l'oubli doit déterminer notre rapport au passé, notamment en ce qui concerne les génocides. Une utilisation abusive de la mémoire peut également avoir des effets néfastes : combien de conflits contemporains, religieux ou ethniques, prennent leurs origines dans les méandres de l'histoire et de la mémoire. Ainsi Emmanuel Kattan reprend-il cette interrogation d'Amos Oz : « À côté d'une obligation du souvenir, n'y a-t-il pas également un droit à l'oubli ? » (p. 91). Mais, en voulant occulter les épisodes les plus sombres de notre histoire, ne risque-t-on pas un retour du refoulé ?

Devoir de mémoire ou droit à l'oubli ? Un savant mélange des deux ? L'auteur pense qu'il est grand temps de trouver un équilibre entre « une remémoration obsessionnelle d'un passé douloureux et les effets pervers de la négation de la mémoire » (p. 106). Selon lui, la recherche de cet équilibre n'aboutirait en aucun cas à une mémoire aseptisée, mais plutôt à « une mémoire apaisée ». Idéal qui, selon lui, symboliserait un rapport au passé d'un groupe qui assumerait pleinement son histoire.

Jérôme Burtin
CREM, université de Metz